

« ... TU M'AS SONDÉ ET TU PÉNÈTRES... »

- Sur le Psaume CXXXIX -

(1) Pour le chorège. À David. Psaume.

*IHVH, Tu m'as sondé et tu pénètres.*

(2) Toi, tu pénètres quand je m'assois et quand je me lève,  
*Tu comprends ma pensée de loin.*

(3) Mes pas, mon repos, tu les mesures,  
*Et prêtes attention à tous mes chemins.*

(4) Car le mot n'est pas sur ma langue,  
*Que voici, IHVH, tu le pénètres tout.*

(5) Derrière, devant, tu me serres,  
*Et sur moi tu as mis ta paume.*

(6) Pénétration trop merveilleuse pour moi,  
*Trop haute, je ne puis rien contre elle.*

(7) Où irai-je loin de ton souffle ?  
*Et où fuirai-je loin de ta face ?*

(8) Si je monte au ciel, tu es là,  
*Si je m'étends au shéol, te voici !*

(9) Je prends les ailes de l'aurore,  
*J'habite au bout de la mer,*

(10) Même là ta main me conduit,  
*Ta droite me saisit.*

(11) Je dis : « Seule la ténèbre me couvrira. »  
*Mais la nuit, lumière autour de moi.*

(12) La ténèbre même n'enténèbre pas pour toi,  
*La nuit illumine comme le jour ; comme la ténèbre, ainsi la lumière.*

(13) Car mes reins, tu les as acquis,  
*Tu m'as enveloppé dans le ventre de ma mère.*

(14) Je te célèbre, parce que je suis terriblement merveilleux,  
*Merveilleuses sont tes œuvres, mon âme le pénètre bien.*

(15) Ma puissance ne te fut pas cachée,  
*Quand je fus œuvré dans le secret, brodé dans les profondeurs de la terre.*

(16) Tes yeux ont vu mon embryon ; et sur ton livre les jours sont tous inscrits,  
*Avant qu'un seul ne soit formé.*

(17) Pour moi tes pensées sont précieuses, Dieu,  
*Puissante, leur somme !*

(18) Je les compte, nombreuses plus que le sable,  
*Je m'éveille, et encore moi avec toi.*

(19) Si tu tuais le criminel, Eloha !  
*Hommes de sang, écartez-vous de moi !*

(20) Ils te nomment à des fins mauvaises,  
*Ils se sont levés en vain, tes adversaires.*

(21) Ne haïrai-je pas, IHVH, ceux qui te haïssent ?

*Et n'aurai-je pas de dégoût pour tes adversaires ?*  
(22) *Je les hais d'une haine totale,*  
*Ils sont des ennemis pour moi.*  
(23) *Sonde-moi, Dieu, et pénètre mon cœur.*  
*Examine-moi, et pénètre mes sentiments.*  
(24) *Et vois si le chemin de l'idole est en moi,*  
*Et conduis-moi sur le chemin d'éternité.*

### ***Pénétration***

Le drame est dans le discours. L'action est dans la parole. Le drame et l'action travaillent le discours et la parole, qui en sont à la fois la matière et la forme, l'effet et la cause, l'élément et l'expression. C'est un débat dans lequel *je me lève* avec et contre *toi*. C'est le récit et la réalisation d'un seul et même acte, d'une *pénétration* subie et, finalement, désirée.

*IHVH, tu m'as sondé et tu pénètres.*  
*Toi, tu pénètres quand je m'assois et quand je me lève...*

*...Car le mot n'est pas sur ma langue,*  
*Que voici, IHVH, tu le pénètres tout...*

*Pénétration trop merveilleuse pour moi,*  
*Trop haute, je ne puis rien contre elle...*

*Merveilleuses sont tes œuvres, mon âme le pénètre bien...*

*Sonde-moi, Dieu, et pénètre mon cœur.*  
*Examine-moi, et pénètre mes sentiments...*

En deçà de ce que *je* dis, il y a *mon* corps et ses gestes et ses membres et, entre lui et *ma* parole, à moins que ce ne soit au-delà de celle-ci, il y a ce que *je* ressens. Partout, *tu* es là, présent, intime, non pas seulement comme un occupant qui réside, mais actif, oui, *pénétrant*. Admirable ou effrayante, cette *pénétration* ? Comment décider ? Ce qu'il y de sûr, c'est que *je* suis impuissant devant ses assauts. Mais voilà qu'elle *me* gagne : je suis pris par elle au point que *mon* souffle lui-même, *mon* âme se laisse aller jusqu'à l'imiter, à se faire elle-même *pénétrante* de ce que *tu* fais, de *tes* œuvres. Et, pour finir, c'est *moi* qui *te* supplie de t'introduire jusqu'à ce viscère où sont censés se rassembler tous *mes* sentiments, jusqu'à *mon* cœur. Ainsi triomphe la *pénétration* !

*(Pour le dire en passant, on mesure quelle précision et quelle force de sens on atteint en rendant le verbe hébreu par « pénétrer » et non par « connaître », comme y invitent certains traducteurs. Le Psaume que nous lisons nous en justifie, s'il le fallait, par le commentaire dont se trouve chaque fois accompagné l'emploi de ce verbe dans le texte lui-même.)*

### *La pénétration subie et désirée*

En existant *je* secrète, pour ainsi dire, un espace intérieur dont on ne saurait dire si *je* suis en lui ou si *je* le porte en *moi*. En tout cas, *je* m'attends à y être seul. Or, il n'en est rien. Tout se passe, en effet, comme si *je* ne pouvais exister sans que *tu* accompagnes *mon* existence, et toujours au présent. *Je* ne suis pas là sans que, *toi* aussi, *tu* sois là. Partout *je* ne suis - est-ce en *moi* ? est-ce hors de *moi* ? - jamais sans *toi*, de sorte que *je* ne m'appartiens plus.

Dans cet espace il n'y a pas en *moi* de profondeur qui t'échappe.

*Tu comprends ma pensée de loin.*

*Mes allures, mes postures, mes itinéraires, tu en fais ton affaire.*

*Mes pas, mon repos, tu les mesures,  
Et prêtes attention à tous mes chemins.*

*Je* suis littéralement assiégé, *ta* pression s'exerce sur *moi* de partout.

*Derrière, devant, tu me serres,  
Et sur moi tu as mis ta paume.*

Il n'y a pas d'ailleurs qui me séparerait de *toi*. Partout *je* suis proche de *toi*.

*Où irai-je loin de ton souffle ?  
Et où fuirai-je loin de ta face ?*

*Ta* proximité s'insinue comme le vent ou alors elle s'impose comme un regard qui me fixe. Tout effort pour la supprimer reste vain.

Pourtant, l'espace extérieur, commun à tous, objectif, comme on dit, à la façon des choses qui existent sans nous, cet espace n'est pas une illusion. Ne serait-il pas un champ dans lequel *je* pourrais m'élancer et être, enfin, seul ? Non, c'est impossible. Ni les régions du monde, quelque diverses qu'elles soient, ni les aspects qu'elles peuvent prendre en fonction des heures ne peuvent m'arracher à *ta* présence obsédante qui, partout et toujours, énergiquement m'annexe à *toi*, pour que *tu me* prennes.

*Si je monte au ciel, tu es là,  
Si je m'étends au shéol, te voici !  
Je prends les ailes de l'aurore,  
J'habite au bout de la mer,  
Même là ta main me conduit,  
Ta droite me saisit.  
Je dis : « Seule la ténèbre me couvrira. »  
Mais la nuit, lumière autour de moi.  
La ténèbre même n'enténèbre pas pour toi,  
La nuit illumine comme le jour ;  
Comme la ténèbre, ainsi la lumière.*

À vrai dire, faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi ? *Tu* as sur *moi* le droit que confère une priorité dont l'antécédence temporelle n'est qu'une figure. *Tu* es avant *moi*, *tu* es donc au-dessus de *moi*. D'ailleurs, peut-on encore s'exprimer comme si le passé existait pour *toi* ? Assurément, il fut un temps où *moi*, *je* n'étais pas. Mais ce qui fut, pour *moi*, le point de départ d'une vie, quelle autonomie lui reconnaître ? Y a-t-il, pour *toi*, un avant ? Ce qui est certain, c'est que *tu* étais là déjà, avant *moi*, comme maintenant *tu* es partout, et que *ta* présence était celle d'un maître qui possédait *mes* commencements. À supposer, en effet, que *mon moi*, n'existant encore que virtuellement, ait pu présenter quelque indépendance du fait de sa conception par d'autres que *toi*, il ne pouvait pas la conserver car *je* ne pouvais pas être le bien d'un autre que *toi*. Bref, je ne peux pas me penser initialement sans *toi* qui *me* domines.

*Car mes reins, tu les as acquis,  
Tu m'as enveloppé dans le ventre de ma mère.*

Pourquoi dès lors n'en pas faire l'aveu en une *célébration*, un aveu bien singulier, puisqu'il peut paraître comme un mélange de gratitude et d'effroi. C'est une façon de consentir à *ta* maîtrise et aussi, pourquoi pas ? un moyen de *m'*associer à *ta* souveraineté sur *moi*, un moyen de composer avec *toi*, comme une ruse.

Cette démarche peut paraître étrange, paradoxale, perverse ou, au contraire, être applaudie comme une expression de la plus profonde humilité et même, lâchons le mot, de la plus entière confiance. Qui tranchera ? On l'a dit déjà : ce qui est déclaré *merveilleux* peut être entendu comme « formidable », au sens propre et aussi au sens devenu aujourd'hui familier de ce mot. Pourquoi la foi la plus désintéressée ne se cacherait-elle pas dans cette ambiguïté, non pour s'y complaire mais pour la *pénétrer* et la subvertir ?

*Je te célèbre, parce que je suis terriblement merveilleux,  
Merveilleuses sont tes œuvres, mon âme le pénètre bien.  
Ma puissance ne te fut pas cachée,  
Quand je fus œuvré dans le secret, brodé dans les profondeurs de la terre.  
Tes yeux ont vu mon embryon ; et sur ton livre les jours sont tous inscrits,  
Avant qu'un seul ne soit formé.*

Le ton change après ce moment décisif. Et, d'abord, *je* te donne un nom : *Dieu*. Certes, c'est un nom commun, qui peut être employé au pluriel. Mais peut-être, en associant ce nom à l'expérience que *je* fais et, surtout, au retournement qui vient de se produire du fait de la *célébration*, peut-être pourrai-*je* reconnaître qu'il a du prix, qu'il est médiateur, comme un mot de passe : en le prononçant je *me* mets peut-être en chemin vers la désignation de ce *toi*, inexprimable, incomparable à quiconque, qui est avec *moi*, indéfectiblement.

*Pour moi tes pensées sont précieuses, Dieu,  
Puissante, leur somme !  
Je les compte, nombreuses plus que le sable,  
Je m'éveille, et encore moi avec toi.*

Oui, on a bien lu : *moi avec toi*, et non pas « *moi pas sans toi* » ni même « *toi avec moi* », ces formules qui pouvaient toujours signifier que *je* ne supportais plus d'être poursuivi par

*toi*. Maintenant, au contraire, *je* jubile d'être *avec toi* et donc aussi, bien entendu, de n'être pas sans *toi* et que *tu* sois avec *moi*. L'insupportable de tout à l'heure est maintenant chéri.

Jusqu'à présent *je* ne t'avais parlé de personne sinon de *moi* et, très furtivement, de *ma mère*, mais il s'agissait alors encore de *moi*, indirectement. Pourquoi évoquer maintenant devant toi le *criminel* ? Pourquoi souhaiter que *tu* l'anéantisses ? Est-ce la fonction qui *te* revient, à *toi* que j'appelle maintenant d'un nouveau nom encore, *Eloha* ? Pourquoi donc adresser la parole aux *hommes de sang*, leur commander de s'éloigner de *moi* ? Que se passe-t-il en *moi* pour que *je* recoure à *ton* bras comme à celui d'un tueur.

*Si tu tuais le criminel, Eloha !  
Hommes de sang, écartez-vous de moi !*

Oui, c'est bien de parler de *toi* qu'il s'agit, de *te* donner un nom qui *te* convienne, de *te nommer* ! En tout cas, il y a une façon *criminelle* et, de surcroît, *vaine*, de s'adresser à *toi*, de t'attaquer. Ce n'est pas, ce n'est plus la mienne. Des paroles qui prétendent *te* détruire, comment les supporterai-je ? *Je* ne peux pas pactiser avec elles. N'est-ce pas *moi* aussi qu'elles visent, *moi* qui désormais, *je* n'en doute pas, suis *avec toi* ? N'est-ce pas ma propre existence que *je* défends en me dressant contre ceux qui les profèrent ? Ma *haine* envers eux ne serait-elle pas le dur prix à payer pour sceller notre union ?

*Ils te nomment à des fins mauvaises,  
Ils se sont levés en vain, tes adversaires.  
Ne haïrai-je pas, IHVH, ceux qui te haïssent ?  
Et n'aurai-je pas de dégoût pour tes adversaires ?  
Je les hais d'une haine totale,  
Ils sont des ennemis pour moi.*

Mais est-ce que *je* ne m'égare pas en tenant de tels propos ? Sont-ils en accord avec ce nom que *je* viens de *te* donner, comme en passant, ce nom de *IHVH*, imprononçable ? C'est lui, ce nom de *IHVH* par lequel *je* t'avais interpellé déjà tout à l'heure, lorsque *je te* disais que *je* ne supportais pas que *tu me pénètres*. Après tout ce qui s'est passé entre *toi* et *moi* convient-il que *je* l'emploie encore, surtout avec de tels desseins ? Certainement pas !

Car ce nom de *IHVH* est *ton* nom de *Dieu*, *je* pourrais même dire *ton* nom de *toi*, *ton* nom quand *je te* parle. Comment pourrais-je *te* le donner à d'autres *fins* que celles que maintenant *je* ratifie avec reconnaissance, après les avoir écartées, parce que *je* ne les supportais pas ? Non, *tu* n'iras jamais assez loin en *moi*. C'est *moi* qui *te* demande – qui *te* supplie ? qui t'ordonne ? – de fouiller, d'aller toujours plus au fond de *moi*, de *mes sentiments*, dans *mon cœur*, là où se dessinent des plans, où se fabriquent des méthodes pour me détourner de *toi*, comme si *je* tenais vraiment à suivre *le chemin de l'idole*, d'un *Dieu* qui se voit ! *Je te* redis maintenant, mais cette fois pour m'en réjouir :

*Mes pas, mon repos, tu les mesures,  
Et prêtes attention à tous mes chemins...*

*Même là ta main me conduit,  
Ta droite me saisit...*

Ainsi donc, pour finir, en reprenant les mêmes mots par lesquels d'abord *je t'avais* agressé, *je réclame* avec insistance que *tu m'introduises* et *m'accompagnes* dès à présent en un pays et en une durée où l'espace et le temps sont autres que ceux dont *je* peux actuellement faire l'expérience :

*Sonde-moi, Dieu, et pénètre mon cœur.  
Examine-moi, et pénètre mes sentiments.  
Et vois si le chemin de l'idole est en moi,  
Et conduis-moi sur le chemin d'éternité.*

Clamart, le 14 juillet 2007

### ***Un discours impertinent***

C'est un monologue, puisque *je* parle sans recevoir de *toi* aucune réponse. Suis-*je* pourtant vraiment seul ? Certainement pas. *Tu* es là dans ma parole. *Tu* as pénétré dans mon discours et *tu* y demeures et les variations que *je* forme en tenant des propose sur *ta pénétration* sont comme des figures lisibles de celle-ci, qui est invisible mais ressentie, éprouvée. Mais, alors que *je* ne cesse de parler, *toi, tu te tais*. Du moins en apparence.

En effet, n'aurais-*tu* pas *ta* manière propre de parler, qui n'appartient qu'à *toi, IHVH* ? Quand *je* déclare que *merveilleuses sont tes œuvres*, est-ce que *je* n'insinue pas que ce que *tu* fais, *tes œuvres*, se produit en effet dans le silence mais qu'en *oeuvrant* comme *tu* le fais - *quand je fus œuvré dans le secret ! -*, *tu t'exprimes* ?

Il peut nous arriver à tous de faire quelque chose par nos seules paroles, celles-ci peuvent réaliser ce que nous disons. Alors, comme nous le savons tous, dire, c'est faire. Mais, tout à l'inverse, est-ce qu'il ne *t'appartiendrait* pas à *toi*, et à *toi* seul, étranger que *tu* es à notre langage, de parler quand *tu* fais, en faisant, en créant ? Est-ce que, pour *toi*, faire ne serait pas dire ?

Ainsi n'ai-*je* pas à attendre que *tu me* répondes avec des mots et des phrases. Déjà *tu t'es* adressé à *moi* en faisant que *je* sois et en restant si obstinément attaché à *mon* existence. Ta présence, que *je* peux estimer obsédante, est *ta* façon de *me* parler ou, plus exactement encore, c'est *moi* qui la change en une parole quand *j'en* souffre parce qu'elle *me serre* de tous côtés, quand *je* suis prêt à souhaiter qu'elle disparaisse et aussi quand, finalement, *j'y* consens au point même de l'appeler :

*Merveilleuses sont tes œuvres, je le pénètre bien...*

*Sonde-moi, Dieu, et pénètre mon cœur.  
Examine moi, et pénètre mes sentiments.*

Ainsi donc, cet être que *je* suis, je le tiens pour une parole que *tu* as prononcée, mais pas comme nous parlons, nous autres, avec des sons qui ne demeurent pas. Mon existence et le temps qui l'affecte sont lisibles quelque part, où ils sont fidèlement, exactement consignés sur une surface bien particulière, sur un *livre*, qui n'est pas évanescent comme le souffle qui sort de la bouche :

*...et sur ton livre les jours sont tous inscrits,  
Avant qu'un seul ne soit formé.*

En somme, il se pourrait bien que tout *mon* discours ne soit qu'une réponse non pas à *ton* silence, pour obtenir qu'enfin *tu me* parles, mais à l'adresse que *tu* me fais par *ta pénétration* même. Ainsi n'ai-je pas de motif d'être déçu, comme si j'étais réellement seul à parler, enfermé *moi-même* et t'enfermant *toi-même* dans *mon* monologue comme dans une prison verbale. Je ne *me* heurte pas à un mur, à la paroi de *ton* mutisme, si j'en viens à reconnaître que d'un bout à l'autre et sur divers modes c'est *moi* qui ne cesse de *te* répondre, de prendre position à l'égard de ce que *tu* as fait. Mais il *me* faut sans doute entendre alors ce verbe « répondre » selon toute la gamme des acceptions qu'il peut recevoir, sans oublier le sens qu'il prend lorsqu'on dit, par exemple, d'un enfant qu'il « répond », par indocilité ou par insolence...

Mais comment se fait-il que *je* puisse en venir à comprendre ainsi le long débat que j'ai avec *toi* ?

**« *Je suis terriblement merveilleux...* »**

Certes, un retournement s'est produit, comme *je* l'ai dit : de la *pénétration* subie *je* suis passé à la *pénétration* désirée. Mais ai-je assez mesuré l'importance de ce moment où *je* reconnais que ce n'est pas *toi* seulement qui *pénètres*, mais *moi* aussi ?

*Je te célèbre, parce que je suis terriblement merveilleux,  
Merveilleuses sont tes œuvres, mon âme le pénètre bien.*

Ce moment, comme *je* l'ai dit déjà, est fait d'un mixte de crainte et de confiance : c'est le moment de la *foi*. On peut le manquer. Mais j'y suis entré, comme dans un tunnel dont *je* ne suis pas sorti le même que j'y étais entré.

Juste avant, j'en étais encore à ne pas supporter que *tu me* voies, figé que j'étais dans *ma* visibilité, comme mort en elle :

*Je dis : « Seule la ténèbre me couvrira. »  
Mais la nuit, lumière autour de moi.  
La ténèbre même n'enténèbre pas pour toi,  
La nuit illumine comme le jour ; comme la ténèbre, ainsi la lumière.*

À peine ai-je prononcé les mots par lesquels *je te célèbre* qu'aussitôt j'accepte d'avoir été vu jusque dans *ma* genèse, quand *je* n'étais qu'en devenir :

*Ma puissance ne te fut pas cachée,  
Quand je fus œuvré dans le secret, brodé dans les profondeurs de la terre.  
Tes yeux ont vu mon embryon...*

Et c'est alors que, bien loin d'en être affligé, *je m'éveille* à l'admiration et que, littéralement, « *je n'en reviens pas* » :

*Pour moi tes pensées sont précieuses, Dieu,  
Puissante, leur somme !  
Je les compte, nombreuses plus que le sable,  
Je m'éveille, et encore moi avec toi.*

Comme *je* l'ai noté déjà, les mots décisifs sont lâchés : *et encore moi avec toi*.

Comment appeler ce tournant sinon du nom de foi ? C'est le moment où *je* rends les armes définitivement, où *je* reconnais, mais pour m'y abandonner et pour m'en réjouir, que cette exclamation : *encore moi avec toi* est *ma* façon, enfin acceptée, de décliner la vérité de *ton* nom de *Dieu, IHVH*. C'est lui que *je* prononce réellement, non pas verbalement, quand *je te célèbre*, tout heureux que *tu pénètres mon cœur*, que *tu pénètres mes sentiments*.

Clamart, le 16 juillet 2007